

Bulletin mensuel de
l'Académie des sciences et
lettres de Montpellier

BULLETIN
de
L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
de
MONTPELLIER

N° 65

Année 1935

Bureaux de l'Académie pour l'année 1935

Bureau Général

MM.

<i>Président</i>	ROUFFIANDIS.
<i>Vice-Président</i>	FLICHE.
<i>Secrétaire général</i> . . .	MERCIER-CALVAIRAC LA TOURETTE (G.).
<i>Secrétaire général</i> <i>adjoint</i>	CARRIEU (M.).
<i>Trésorier</i>	GUIBAL (J.).
<i>Bibliothécaire</i>	BEL (H.).
<i>Directeur du Bulletin</i> <i>de l'Académie.</i>	GIRAUD (Marcel).

Section des Sciences

<i>Président</i>	PERRIER.
<i>Vice-Président</i>	MASSOL.
<i>Secrétaire</i>	GRANEL DE SOLIGNAC (F.).

Section des Lettres

<i>Président</i>	TAILLART.
<i>Vice-Président</i>	BEL.
<i>Secrétaire</i>	GUENOUN.
<i>Secrétaire adjoint</i> . . .	AMADE (J.).

Section de Médecine

<i>Président</i>	CARRÈRE.
<i>Vice-Président</i>	HARANT.
<i>Secrétaire</i>	GIRAUD (M.).

Réception de Madame Jeanne-Yves BLANC

Discours de Madame Jeanne-Yves BLANC

MESSIEURS DE L'ACADÉMIE,

Ce n'est pas une vaine formule que j'emploie en disant aujourd'hui que je suis très émue; de reconnaissance, d'abord, car je mesure l'honneur que vous me faites en m'invitant à partager vos travaux, et de timidité, presque de crainte, ensuite, quand je songe au vieux renom de l'Académie de Montpellier, que je parcours des yeux votre cercle, et que j'y vois une élite d'érudits, de savants, de Maîtres de l'Université (dont plusieurs furent les miens). Je me sens un peu mince, avec ma robe (qui n'est pas même professorale!) et mes cahiers de poèmes sous le bras... Mais peu à peu, je me rassure; votre bienveillance m'encourage, et cette pensée aussi que ce n'est point surtout à ma personne qu'est dévolue la faveur d'être ici, mais que ce que vous récompensez, en m'ouvrant vos portes et vos rangs, c'est mon attachement à notre ville, au Languedoc, à mes souvenirs familiaux réunissant le passé à l'avenir solidaire... Grâce à cela, effectivement, je me trouve sur un terrain ferme, dans un havre de grâce reconfortant comme une promesse; et je puis désormais, non sans quelque fierté, supposer que vous accueillerez avec indulgence ma gerbe symbolique où le pampre s'enroule à l'olivier, et où tremble une branche d'amandier sauvage, car je ne sais guère faire autre chose, pour apaiser les destins, que de porter, en offrande votive, les rameaux et les fleurs de chez nous.

Et puis, vous le dirai-je? J'ai eu d'abord grand peur de parler de mon regretté prédécesseur; l'économie politique est une science de laquelle je ne saurais me donner le ridicule d'approcher, même de loin, et je me demandais un peu comment j'allais me tirer d'affaire, après avoir exprimé, en votre nom à tous, Messieurs, les éloges funèbres que suscite la mort prématurée d'un penseur remarquable et d'un parfait honnête homme.

Je n'ai pas eu le privilège de connaître M. ROCHE-AGUSSOL. A peine l'ai-je approché une ou deux fois dans un salon, juste assez pour le juger intéressant et amène, trop peu pour l'apprécier à sa valeur. Mais j'ai interrogé ses anciens étudiants, ses collègues, ses amis et je ne crois pas présomptueux de penser que l'image morale que je me fais de lui sur ces témoignages doit être proche de l'exactitude. Les uns m'ont dit la bienveillance éclairée dont il les entourait, les autres, sa conscience et la hauteur de son enseignement, les derniers enfin, son amour pour notre région, sa fidélité de cœur à nos traditions... et, comme l'atmosphère était la mienne, comme les décors étaient de ceux auxquels je suis moi-même liée par de tendres raisons, il me semble que j'ai vu s'animer cette probe personnalité d'universitaire et de languedocien, dans son milieu et sur son sol.

Maurice ROCHE-AGUSSOL est né le 31 décembre 1877, à Saint-André-de-Sangonis. Il ne fait pas bien froid, dans nos pays, en décembre, et bientôt le printemps et l'été s'empareront de la plaine. Ses yeux s'ouvriront donc très vite à la lumière méridionale, en un de ces villages paisibles où les vieilles maisons, dont le crépi a pris au soleil la couleur blonde du miel, alternent avec les villas plus coquettes dont la blancheur semble s'exaspérer par la flambée des heures torrides. Quelques roses dans les jardins. L'Hérault sort des défilés de son cours supérieur; maintenant il s'étale entre les vignes dont les longues rangées de souches semblent converger vers les agglomérations, les cernant de toutes parts. La cloche de l'église rythme, avant les travaux et les jeux, l'allégresse de la vie et l'au-delà de la mort... Se peut-il qu'à l'heureuse naissance d'un fils, dans une famille unie, sous la douceur d'un beau ciel, il y ait place pour un irréparable malheur? La très jeune mère a disparu trop vite, mais une autre a eu la souriante vertu de la remplacer auprès de l'orphelin: une tante intelligente et bonne développera toutes les qualités qu'il a portées en germes, et il gardera de la tendresse de sa première éducation cette sensibilité, cette délicatesse de sentiments que l'on se plaît à remarquer chez ceux qui furent élevés — bien élevés! — par des femmes.

Tandis que les écoliers préparent leur avenir, les saisons, renouvelant sans cesse leurs vieux thèmes, changent insensi-

blement le paysage. Pendant qu'au lycée de Montpellier (un peu noir et austère, convenons-en!) les petits garçons s'initient aux mystères de l'analyse et du calcul, à la campagne, les bourgeons cotonneux enferment les fragiles promesses des fruits, puis la mer immobile des vignes cache sous ses vagues de feuilles les lourdes grappes bleuies et ambrées; et, aux vacances, c'est le joyeux tapage des vendanges où les *colles* de coupeuses affirment l'effort du labeur humain dans la sérénité de la nature... et sur la paix retrouvée des champs le travail reprend, avec les mois; d'autres récoltes, aux mêmes pressoirs, redonneront la joie de vivre aux viticulteurs dans les soirs savoureux et bucoliques où tinte l'Angélus.

Les enfants deviennent grands. Pour Maurice ROCHE-AGUSSOL, bien doué et appliqué, qui a trouvé le temps dans ses bonnes études secondaires de suivre les cours du Conservatoire, le baccalauréat est à peine une épreuve. A quelle carrière se destine-t-il? Comme dans une vie rectiligne et utile, il faut, au temps de la jeunesse, un brin de fantaisie, il voudrait se consacrer à la musique... l'envol d'une mélodie de SCHUMANN, l'appel pathétique d'un nocturne de CHOPIN l'entraînent au pays vaporeux du rêve et de l'extase. Naturellement, sa famille, tout en appréciant fort ses goûts artistiques, qu'elle avait largement satisfaits, lui conseille de s'orienter vers une voie moins chanceuse. Il sera donc étudiant en droit et en lettres à notre chère vieille Université.

Les nobles arcades, le tilleul central, que nous aimons presque comme un petit demi-Dieu familial, l'ont vu passer et repasser, ponctuel, chargé de livres. L'horloge a réglé ses heures studieuses. D'un côté de la cour, il a plié son esprit aux subtiles disciplines juridiques, de l'autre il a retrouvé aux textes de VIRGILE et d'HORACE des horizons pareils aux siens.

Licencié en droit en 1897, après une scolarité particulièrement brillante, tout en préparant le Doctorat, il obtient sa licence ès lettres (elle ne se prenait point alors par certificats fragmentés), en 1899. La philosophie attire ce concitoyen d'Auguste COMTE et de RENOUVIER... mais on ne peut dire: l'attire surtout. Son esprit curieux, sa capacité d'assimilation lui rendaient aimables toutes les recherches du savoir. Son activité intellectuelle trouvait sans cesse d'autres aliments que ceux que lui fournissait un programme. Il se plait aux jeux

de la connaissance, fréquente les salles de conférences, collabore aux journaux locaux, et je sais même tel félibre qui vous dira qu'il n'était point insensible aux charmes de la langue d'Oc, de la *lenga mairale*, qu'il avait entendu chanter aux lèvres des habitants de Saint-André.

Il a prêté serment dans notre Palais de Justice, levé la main et revêtu la toge noire. Il se consacre au barreau, rien qu'au barreau, pour toujours, croit-il, et avec succès. Déjà titulaire du Prix de la Ville de Montpellier, il reçoit, en 1901, une médaille d'or pour un mémoire sur « l'interposition des personnes dans les contrats », et, la même année, il conquiert son Doctorat ès sciences juridiques avec une sérieuse « Étude sur la conservation des droits mobiliers ». Mais ce sera l'économie politique dans laquelle il trouvera bientôt la source la plus féconde de ses méditations. Docteur ès sciences économiques en 1903, couronné avec son « Essai sur le clearing system », de plus en plus, il fait son domaine des questions viticoles. Comme avocat il se spécialise dans les affaires de fraudes des vins. Il a, d'abord, en juriste, étudié toutes les théories anciennes et modernes, étrangères et françaises, suivi avec passion les enseignements de ses maîtres. Quand il compulse ses dossiers, rédige ses plaidoiries, écrit des articles, la grande voix du Languedoc lui porte les échos des plaintes des producteurs... L'abondance n'est plus génératrice de joie, il y a un élan sentimental dans son œuvre, il y a du lyrisme dans ses études abstraites, et, de cela, nous l'en aimons mieux.

Choisi comme administrateur et secrétaire adjoint du Syndicat des Vignerons de Montpellier-Lodève, en 1908, il en sera plus tard secrétaire général et vice-président; mais quel que soit son titre, il ne cessera de s'attacher aux problèmes qu'il estime primordiaux pour la prospérité d'un peuple. Il était pénétré de la nécessité d'une action corporative, sagement défiant des appréciations optimistes sur l'activité spontanée de l'individualisme. Le Syndicat, qu'il jugeait obligatoire, il le voulait solidement constitué, rendu plus riche d'attributions, vrai groupement organique se rendant compte des possibilités d'une population déterminée; et, de tout son espoir, il souhaitait une agriculture forte, effrayé des dangers qui peuvent la menacer, car pour lui les destinées de la famille, de la société, dépendent d'elle; là est le plan de stabilité, de moralité,

où, sans trop de mécanisation, d'usines qui déracinent, le caractère artisanal et patriarcal du travail champêtre retient l'homme à son berceau, pour le plus grand bien sans doute de la santé et du bon sens public...

Il savait, il sentait qu'il y a des évolutions commencées qui, presque inéluctablement, continuent; qu'au déserteur de son village, il est rare que celui-ci réapparaisse comme un phare sauveur; il comprenait qu'il vaut mieux retenir que ramener... En attendant de donner une vue d'ensemble, il était tout désigné pour être l'avocat-conseil de la C. G. V., pour appliquer son activité à des fins pratiques et immédiates, et, d'abord, poursuivre sans répit la fraude par tout le territoire.

A côté de ce travail écrasant, de cette sorte d'apostolat pour la vigne, il continuait des études personnelles désintéressées, lisait des ouvrages sérieux, qu'il annotait et analysait, et se tenait au courant du mouvement des lettres et des arts. Toujours cet éclectisme d'humaniste de la Renaissance, et toujours cette belle rectitude de vie qui fait de l'existence une œuvre menée à bien, un exemple et une oraison. Son foyer reste endeillé du vide affreux qu'il y a laissé, et, aux premiers mots qu'elle prononce sur lui, Mme ROCHE-AGUSSOL, qui fut sa compagne dans le sens le plus élevé du terme (donc un peu sa collaboratrice), dit, d'abord: « Il était bon! ». Il gardait, au contraire de tant de gens, toutes les plus charmantes ressources de son âme pour ses proches, ses amis, quelques rares privilégiés. Aux indifférents, il ne se livrait pas; une politesse réservée s'interposait entre eux et lui. Cependant, simple et encourageant, il leur témoignait un sympathique intérêt. Dans les discussions d'idées ou d'opinions, il avait une conviction énergique qui inspirait le respect.

De la philosophie et de l'économie politique mêlées naquit tout un programme d'ouvrages qui devait poser les assises d'un monument auquel, malheureusement, sa mort trop tôt venue ne lui a pas permis de sculpter le fronton. Il composa une savante thèse de Doctorat ès lettres sur « la psychologie économique chez les Anglo-Américains » qu'il soutint à Montpellier, le 14 juin 1919. Plusieurs de ses anciens maîtres, de ses futurs collègues, lui avaient conseillé de penser à l'agrégation. Cet ouvrage considérable serait déjà un titre à produire. Il fut reçu, le 20 décembre suivant, second à ce concours dont nul

n'ignore la difficulté, et cela, chose rare, sans avoir suivi de conférences à Paris, s'étant ici préparé tout seul. Il y avait longtemps que la récolte mûrie était prête: il ne restait plus qu'à la porter, généreuse, au cellier!

Nommé, d'abord, titularisé ensuite, dans une chaire de la Faculté de Droit (... en vérité, dans cette salle, auprès de certains de ses collègues directs, Messieurs, est-ce bien à moi de vous dire tout cela?...), il put coordonner toutes les directives de sa pensée. Professeur, il orienta plusieurs de ses étudiants dans un sens qui était le leur, leur révéla les richesses qu'ils pouvaient trouver aux leçons de leur pays, amorçant la création de ce Centre d'études viticoles à la direction duquel il fut tout naturellement appelé, le 28 mai 1921.

Ecrivain, il continua ses travaux de psychologie économique, disséquant tour à tour la pensée et les théories de COURNOT, de TARDE, de V. WIESER; seulement, à la manière des grands romantiques (dont il semble si éloigné cependant!), bien souvent, quand il parle des autres il parle de lui, mais de façon si haute et si abstraite que le profane, comme moi, doit se déclarer incompetent à commenter et ne peut que se contenter de glaner des formules: « Les choses n'existent que dans la mesure où elles modifient notre sentiment ». Agrarien, il prononce ses rapports annuels à la C. G. V., modèles de science élevée, la représente à divers Congrès de viticulture, devient secrétaire de la Chambre d'Agriculture de l'Hérault.

Quand, en 1928, il reçoit la croix de la Légion d'honneur; je pense que personne ne songe à ne pas applaudir. En tout cela il n'y a pas que délection intellectuelle, amour du travail pour lui-même: il y a une notion beaucoup plus juste et plus sociale d'harmonie raciale, d'humanité.

Cette idée, que l'on est convenu d'appeler: du retour à la terre, il en devient de plus en plus le technicien; il cherche à la réaliser dans l'équilibre de la tradition et du progrès. Il voit tout le parti à tirer d'écoles rurales réformées ou multipliées, la nécessité d'aménager la vie des populations campagnardes en leur donnant plus de confort, plus de fierté aussi. Il essaie de relever le salarié agricole de cette pseudo-infériorité sur le salarié urbain en lui suggérant l'espoir, devenu possible, de l'accession à la propriété, et c'est à toutes les classes de la société languedocienne qu'il pense quand il dénonce, sans parti

pris et sans aigreur, les dangers d'une agriculture coloniale à bas salaires.

On le voyait rarement sans un livre à la main, même en attendant l'autobus. Ayant, vers la cinquantaine, besoin de traductions, il se mit à apprendre l'allemand — simplement ! Ce prodigieux travailleur aimait aussi voir et comprendre la nature sur les routes et les sentiers, le long des tertres dévorés de chaleur, vers Gignac ou le Plan des Quatre-Seigneurs, quand les lézards, perdus en leur minuscule extase, sculptent à chaque pierre la frêle image du sommeil.

Au cours de ses « rêveries de promeneur solitaire », il communiait une fois de plus avec le cœur de la glèbe, la vieille nourricière féconde. Il approfondissait les rapports subtils et doux qui retiennent une race à un coin de sol. Il cueillait ces plantes un peu rabougries, d'une senteur balsamique et âcre, telles que les ont faites nos garrigues... Sa sollicitude s'étend à tous les départements viticoles. N'est-il pas secrétaire aussi de la Chambre régionale d'agriculture du Roussillon-Languedoc ? et sans doute accole-t-il en imagination les deux blasons fraternels : la douce Madone de Montpellier, inscrite en losange dans un geste adorable de protection, et les quatre barres (sang et or !) de JOFFRE le Poilu.

Il était tout désigné pour aller à la Faculté de Droit de Paris. Il y fit une suppléance en 1931-33. Ce lui fut, évidemment, un déchirement de partir ; mais comment ne pas se rendre compte que tout travail soigneusement élaboré dans les provinces a plus de poids d'être consacré à Paris, et que son enseignement il le devait aussi là haut ? Cependant, il ne déserta jamais complètement le calme et studieux logis du Plan du Palais, les beaux soirs où le soleil se couche derrière la statue de Louis XIV, dans une pourpre glorieuse. Il assumait, pour ne pas abandonner sa ville et ses étudiants, l'écrasante fatigue de deux voyages par semaine et d'un double service. Chargé de cours en 33-34, il fit des leçons remarquables qui furent publiées en volume.

A la fin des vacances, presque à la rentrée de novembre, il fut, à Saint-André, pris de quelques accidents phlébitiques. Il méprisa ce mal qu'il crut léger. Et cependant, n'eut-il pas une claire vision de ce qu'il sacrifiait au devoir, lorsque, s'obstinant à repartir pour Paris, regardant les hautains platanes de la

route, il murmura : « Quel beau pays ! quel dommage de le quitter » ?

Ce courage tranquille de bon universitaire, je lui trouve une vibration, à la fois stoïque et chrétienne, qui me semble profondément touchante. Il mourut à Paris, dans une chambre d'hôtel, malgré les soins tendres et les larmes de Mme ROCHE-AGUSSOL, à qui je dédie en ce moment vos regrets et les miens, Messieurs, et qui reste la gardienne fidèle du feu sacré...

On l'enterra pieusement le 19 novembre, à peine éteints les bruits joyeux de l'armistice, dans le cimetière de Saint-André : et la cloche qui avait annoncé son baptême sonna son glas...

Je sais ce que vous avez perdu, Messieurs de l'Académie ; ce simple exposé de la carrière belle et droite d'un tel homme le dit suffisamment. Et la seule raison qui pourrait me faire regretter d'être ici, c'est de le remplacer, puisque la mort seule a pu le détacher de vous.

Réponse de M. L.-J. THOMAS

MADAME,

Faut-il voir dans votre présence ici, et à cette place, un effet de cette ironique malice que l'on prête volontiers aux Académies, et dont la manifestation serait le choix que vient de faire la nôtre d'une poétesse — avec sa robe et ses cahiers de poèmes sous le bras — pour succéder à un vigneron qui fut professeur d'économie politique ?

Je ne le crois pas. Je veux voir, plutôt, dans votre élection, l'intervention heureuse, à la fois naturelle et spontanée, de cet esprit montpelliérain qui est le vivant et subtil ferment des travaux et des actes de notre Académie. Et j'en trouverais volontiers la preuve et la confirmation dans la qualité de l'éloge que vous venez de faire de notre regretté confrère Maurice ROCHE-AGUSSOL.

Vous le connaissiez à peine, et pourtant vous l'avez tout de suite reconnu. C'est qu'il y a le même fond montpelliérain et languedocien dans son œuvre et dans la vôtre, d'apparence si différentes. C'est que la même âme montpelliéraine et languedocienne a trouvé son expression dans vos travaux, d'apparence si différents. Et cela, quand on veut y réfléchir, n'a rien qui doive nous surprendre : n'êtes-vous pas, l'un et l'autre, du même pays, de la même race, du même siècle, du même esprit ? Ce n'est donc pas, ou c'est à peine un paradoxe, que de retrouver, chez lui comme chez vous, sur des modes différents, les mêmes airs, les mêmes chants, discrètement passionnés, *per la glori douè terraire...*

Il nous paraît donc juste et convenable, il nous plaît qu'une Montpelliéraine succède aujourd'hui parmi nous à un Montpelliérain.

*
**

Le montpelliérain ROCHE-AGUSSOL était né tout près d'ici, à Saint-André-de-Sangonis. Vous êtes née, Madame, bien plus loin de votre patrie montpelliéraine, à Cognac, à l'autre bout de notre Midi, presque aux confins, sinon du triste Nord, du moins du pluvieux Ouest ; mais, toutefois, au milieu des vignes, parmi la forte et saine odeur de la vendange, au bord de cette molle Charente à peine plus profonde et plus lente que notre Lez, sous un ciel qui pendant une bonne partie de l'année s'efforce de ressembler au nôtre... Vous ne fûtes donc pas entièrement « dépaysée » à votre naissance ; et votre lointain exil ne dura pas. Vous étiez encore enfant lorsque la carrière longtemps errante du professeur Pierre BRUN vous ramena chez nous, — chez vous, — et vous permit ainsi de grandir, de vous instruire et de devenir vous-même dans votre famille montpelliéraine, dans votre quartier montpelliérain, dans ces écoles, le Lycée de Jeunes Filles et la Faculté des Lettres, où l'obligatoire uniformité des programmes et la diversité d'origine et de tempérament des maîtresses et des maîtres ne peuvent empêcher que pénètre, largement et heureusement, la tradition et comme l'atmosphère de Montpellier ville savante.

Fernand MAZADE écrivait de vous, récemment : « Yves BLANC n'est en poésie la disciple que d'elle-même ».

C'est vrai : et il y a longtemps que nous savons que l'on nait poète. Mais vous reconnaissez vous-même tout ce que votre démon familial doit à ceux qui l'ont éveillé, nourri, guidé et encouragé. Il faut nommer au premier rang ce remarquable animateur que fut votre père. Pierre BRUN, amoureux fervent des bonnes lettres, professeur enthousiaste, critique averti, qui aimait d'une affection singulière le XVII^e siècle d'avant RACINE et d'avant Versailles, mais humaniste épris des grands classiques et des grands modernes, fut votre maître et votre initiateur dans l'art des vers, le guide et le modérateur de vos essais poétiques. Il vous plut, il vous fut précieux de l'accompagner, récitante fidèle et vibrante, dans cet apostolat littéraire qu'il poursuivit longtemps, à travers les villes et les villages de notre pays. Vous reconnaissez aussi pour votre maître votre oncle Charles BRUN, poète délicat en nos deux langues d'oc et d'oui, orateur de grande classe, que nous, ses camarades et amis, qui le sentions promis aux plus belles destinées du haut enseignement littéraire, nous consolons mal de voir tout livré à l'action extérieure, et pris entièrement par ce fécond apostolat en faveur du « régionalisme », auquel il vous a plu de participer, par la parole et par la plume, à son exemple et parfois à ses côtés.

C'est l'influence « Louis-treizième » de Pierre BRUN, restaurateur du vrai CYRANO, qu'il nous plaît de retrouver dans ce premier roman : *Histoire de la maison de l'Espine*, que vous avez publié presque au sortir des écoles, et dans quelques-uns des poèmes que vous rimiez en ce temps : *Madame de Sablé*, *Un décor pour l'Astrée* :

*Je veux partir ce soir pour un très beau voyage,
Pour le pays d'amour : mais tel que l'a fleuri,
Tremplant sa plume d'oie en l'azur du mirage,
Dans son trop grand Cyrus le pauvre Scudéry...*

Mais il me semble entendre ici comme un écho de ces harmonies à la fois précises et nonchalantes, de cette mélancolie que semble vouloir contredire un sourire un peu narquois, qui marquent d'un accent si particulier les poèmes de *Chants d'Ephèbe* ou d'*Onyx et Pastels*, dans lesquels Charles BRUN s'essayait, jadis, à une sorte de transition entre le Parnasse et le symbolisme...

Faut-il, aussi, noter parmi ce que les pédants appelleraient vos « sources », l'auteur des *Calligrammes*, le poète Guillaume APOLLINAIRE? Vous fûtes sa « marraine de guerre ». Vous avez écrit un beau sonnet bien régulier à la louange du casque qui préserva du trépas cet apôtre du vers libre. Vous avez, de vos lettres affectueuses, atténué les souffrances et consolé l'agonie du blessé: il voulait écrire une préface pour le prochain recueil de vos poèmes.

Peut-être y a-t-il, sous la sérénité latine de vos vers de ce temps, quelque vibration discrète de sa fantaisie nordique... Vous avez publié ces vers, avec une préface d'André SALMON, au lendemain de la tourmente. Vous les aviez écrits, pour la plupart, alors que vous étiez, vous aussi, « la femme chez les garçons »... Il vous était agréable et précieux d'aller, *le long de la route*, rêver, regarder le ciel et l'eau, écouter le vent, suivre la mouche bourdonnante ou le lézard paresseux, oublier la classe — sauf, toutefois, un petit JEAN chasseur de mouches — et songer à vos amis lointains... Et ce sont des vers de forme classique et régulière, clairs, fluides et doux comme les belles journées de nos printemps, où l'on trouve à la fois l'ardeur contenue et la nonchalance amusée de notre peuple, avec comme un arrière-sourire d'auteur averti, très cultivé, auquel sa virtuosité ou sa réussite n'en font pas accroire.

Désormais c'est à votre terre natale, à votre ville, à votre pays, à ses paysages, à ses usages, à son âme, que vous demandez le meilleur de votre inspiration; et vous nous offrez bientôt vos *Petits Poèmes du terroir languedocien*. Puis ramenant, après la promenade errante mais fructueuse, votre *Barque sur le sable*, vous en apportez l'harmonieux chargement à Paris, et l'offrez à un jury littéraire qui le récompense du grand prix de « l'Aide aux femmes des professions libérales » et le fait publier par la « Revue des Poètes ». Votre roman: *Le chemin hors des vignes*, qui raconte la façon dont la trop bonne élève d'une école de village se trouve solitaire et déracinée par la double influence des parchemins universitaires et de la vanité paternelle, a dû plaire à ROCHE-AGUSSOL, partisan, comme vous l'avez si bien dit, non pas seulement du retour, mais du maintien à la terre, même après de bonnes études et des diplômes plein les mains. Plus récemment, votre *Corbeille de septembre*

nous a offert les fruits savoureux mûris dans la plénitude de votre beau talent poétique.

Cependant la gloire vous est venue, sans que vous l'ayiez cherchée. Au cours de vos voyages en Roussillon, les poètes du « Genêt d'Or » vous ont couronnée et admise dans leur maintenance. On vous connaît, et l'on vous goûte, dans les cénacles poétiques de Paris, où l'on est fier de proclamer que vous fûtes « découverte » par Guillaume APOLLINAIRE et par Jean de GOURMONT, et « couronnée » par Henry de RÉGNIER. Voilà quelques mois, dans un de ces « cénacles » parisiens, vous avez assisté — sans trop d'étonnement, mais sans vanité aucune — à une lecture de vos poèmes, et à une conférence de Jean NOURRY sur l'œuvre d'Yves BLANC...

Mais nous, à Montpellier, nous n'avions pas besoin que l'on vous eût « découverte » à Paris pour vous connaître, et savoir qui vous êtes, et *la valeur* que vous représentez.

André SALMON a voulu voir en vous « une sœur languedocienne de DESBORDES-VALMORE, réconciliée avec l'ordre ». Non : vous ne ressemblez pas à MARCELINE, car le respect de l'ordre vous fut toujours naturel ; et votre sensibilité, si vive mais tempérée de sagesse latine, est de meilleur aloi que la sienne. Parce que vous tournez vers nos paysages un visage émerveillé ; parce que vous savez trouver pour les décrire et pour exprimer les sentiments qu'ils suscitent en vous des harmonies qui nous émeuvent...

Mon cœur vibre comme une harpe sous les doigts...

La paix du soir descend sur la Cerdagne blonde...

...faut-il retrouver en vous une sœur d'ANNE DE NOAILLES ? — Mais vous avez, avec de semblables envolées, moins d'irréflexion et de fougue, plus de mesure et de raison.

Etes-vous, comme elles deux, « femmes de lettres » ? — Un peu, sans doute, mais si peu ! Et plutôt, il nous semble, de la lignée de ces « amateurs » montpelliérains qui ne font point « métier » des dons heureux que leur a départis la Providence ; qui écrivent — ou qui chantent — quand ils ont quelque chose à écrire ou à chanter ; qui chantent ou écrivent d'abord pour le plaisir de chanter ou d'écrire.

Ces beaux et sonores mais discrets alexandrins, qui s'en vont généralement par quatre sur leurs deux rimes alternées, on devine, à les lire avec tant d'agrément, le plaisir délicat, la

joie subtile que vous avez éprouvés à les voir surgir pour préciser l'idée ou sertir l'image, grouper l'harmonie de leurs syllabes, la musique de leurs mots, l'arrangement de leur accord, donner enfin l'expression, juste et mesurée, de ce que fut la brusque rencontre avec l'idée, le sentiment ou le paysage...

*Grave, je suis des yeux le tournoyant essor
Des goélands, vivante frise d'allégresse...*

... Et l'on vous voit sourire, toute seule, en dessinant cette frise ailée, candide et joyeuse sur le papier blanc, de la pointe dorée du stylo...

Mais il n'est pas de vrai poète qui veuille ne chanter que pour lui-même. La parole ailée, la poésie divine sont des moyens d'expression, de communication et de sociabilité. Votre butin poétique, vous le réunissez pour nous, vos proches et vos concitoyens. Car ce sont des paysages de chez nous qui vous ont inspirée; c'est l'air de chez nous qu'on y respire; c'est la chanson de chez nous qu'on y entend...

Vous avez voulu être le poète de votre pays :

*Mon pays plat, que d'aucuns trouvent monotone,
Qui ne comprennent pas sa mouvante splendeur...*

...et le poète de notre ville :

*J'aime tes petits plans, tes étroites ruelles,
De ton passé divers reliquaires dévots,
Et l'entrelacs grimpant par lequel tu les mêles,
Comme un peu dédaigneux de tes quartiers nouveaux...*

...et de notre campagne :

*J'aime de tes masets la candeur rectiligne,
Petits cubes semés au hasard, n'importe où,
Goélands sur la mer immobile des vignes,
Du fond des étangs bleus au pied du Pic Saint-Loup.*

Vous chantez votre pays de Languedoc en langue française, mais avec un accent qui est évidemment d'Occitanie. Et c'est par des œuvres comme la vôtre, ardente et à la fois mesurée, lumineuse et qui n'aveugle pas, chantante et qui ne crie jamais, que l'on voit bien comme notre souple et tenace Midi sait demeurer lui-même dans le langage de ceux qu'il nous arrive

encore parfois d'appeler « les conquérants » ou les « Barbares du Nord ».

Mais il faudrait bien, un jour, étudier ce problème et poser cette question, qui sont de savoir tout ce qu'il y a de méridional, de roman, d'occitan dans la langue française, telle qu'elle s'est formée pour l'expression littéraire, du XVI^e siècle au XX^e siècle; tout ce que l'esprit d'Occitanie a donné, avec une abondance généreuse, pour former l'esprit français.

L'ordre latin disciplinant la fantaisie celtique, mais se gardant de la détruire ou de l'asservir; — la claire lumière du Midi méditerranéen trouant les brouillards du Nord, mais sans en dissiper les ombres nuancées; — le sommeil souriant et léger du lézard faisant honte un peu au lourd repos de la marmotte...

Le lézard... A quel point vous êtes Montpelliéraine, et comme vous tient et vous inspire l'esprit particulier de notre Clapas, j'en veux voir une preuve curieuse dans le recours, spontané ou volontaire, je ne sais, tout au long de vos poèmes, à ce que l'on pourrait appeler « le thème du lézard » — actif et preste quand il le faut, mais si heureux de s'acagnarder au soleil — tel le baron de Caravètes qui court rêver au maset, sa besogne lestement achevée, en chantant: « *E nous plaï pas de travailha* ».

J'ouvre votre premier recueil de vers: *Le long de la route*, et j'y trouve le lézard:

*Tandis que la grande âme éparse du soleil
M'incite à recueillir l'exemple et le conseil
De sa petite vie inconsciente et douce...*

Et au *Soleil d'août* de vos *Petits poèmes du terroir*, ce tableautin:

*La vie est suspendue en l'immobilité,
Et le long du mur bas, on peut croire sculpté
Un lézard étendu, gris sur la pierre grise.*

Et dans la *Barque sur le sable*, ce croquis pris en Catalogue:

*Le long des tertres gris dévorés de soleil
Où les lézards, perdus en extases heureuses,
Sculptent aux murs la frêle image du sommeil...*

Et dans la *Corbeille de Septembre*:

*Les lézards effilés sont comme des aiguilles
Qui cousent le temps aux rochers...*

Et voici quelques minutes à peine qu'ici même vous montriez les lézards sous les pas de ROCHE-AGUSSOL, quand il allait se délasser de ses savants travaux par quelque promenade « au long des tertres dévorés de chaleur, vers Gignac ou le Plan des Quatre-Seigneurs... »

Les lézards... mais aussi des aiguilles, et qui cousent.
Et vous avez aussi, un jour, écrit cet envoi:

Je vous écris au cours des heures ménagères...

Car vous savez, aussi, nous donner d'autres exemples, d'autres leçons. et d'abord, en bonne ouvrière de lettres que vous êtes, la leçon de la probité professionnelle:

*Il faut que le poème où notre goût se plaît
Soit en tout point semblable à la jarre d'argile
Que le potier fabrique avec son tour agile,
Au double rythme heureux du pouce et du couplet.*

...

*Et tu verras soudain la glaise fécondée
Par l'âme des aïeux et ton rêve entêté
Devenir une amphore où se garde l'idée...*

Et puis, ce qui est aussi de chez nous, la soumission, non point résignée mais raisonnée, à l'ordre, à la règle, aux devoirs, à ce que Jean NOURRY, à votre propos, nomme — en termes qui ne me plaisent qu'à demi: « la destinée toute unie d'une bourgeoisie de province »:

*Que les jours sont unis, vides et monotones!
Que le cycle des mois tourne toujours pareil...*

...

*Mais je veux, attentive et servante de l'ordre,
Me plaire au libre jeu des gestes répétés,
Ne point navrer mon cœur et m'abstenir de mordre
Aux fruits trop tentateurs des flamboyants étés.*

*Je veux de menus soins, comme d'humbles fatigués,
Ponctuer mon destin d'être utile et banal,
Tandis que, sur le ciel, les changeantes garrigues
Rétréciront mon rêve à l'horizon natal.*

Et votre sagesse apaisée sait montrer, s'il le faut, à la « folle du logis » comment elle peut, dans cet horizon familial, se contenter et se satisfaire :

*Nous irons, voulez-vous? ensemble, à l'aventure,
A travers ce pays que nous connaissons bien,
Qui depuis très longtemps ne nous apprend plus rien,
Que l'aimable leçon de la sage mesure.
Sans ignorer les beaux désirs d'embarquement,
Nous nous contenterons de lentes promenades;
Si parfois nous rêvons aux chantantes cyclades,
D'un rire résigné nous rirons doucement.*

*La fuite du vaisseau qu'une brume accompagne
Remplacera pour nous tous les ports fabuleux
Que nous mourrons sans voir, et dans les lointains bleus
La colline fera figure de montagne...*

*
**

De vos rares et précieux mérites que nous, Montpelliérains, connaissions déjà, et que Paris s'est dit heureux de « découvrir », votre entrée à la Section des Lettres de notre Académie de Montpellier n'est que la manifestation publique, un peu officielle et assurément bien tardive. Vous voulez bien nous remercier de notre choix. Il nous semble que nous vous devons, nous aussi, notre remerciement. Votre participation à nos séances et à nos travaux ne sera pas seulement une utile collaboration, mais aussi une agréable parure, et peut-être, à l'occasion, une sauvegarde.

Car aux temps un peu troubles que nous vivons, notre grave, savante et un peu antique Compagnie peut avoir besoin, « pour apaiser les destins », de l'offrande votive que vous ferez désormais, en son nom, de votre gerbe poétique.